



**HAL**  
open science

**Maisons phéniciennes, grecques et indigènes:  
dynamiques croisées en Méditerranée occidentale (de  
l'Hérault au Segura)**

Pierre Moret

► **To cite this version:**

Pierre Moret. Maisons phéniciennes, grecques et indigènes: dynamiques croisées en Méditerranée occidentale (de l'Hérault au Segura). Pallas. Revue d'études antiques, 2002, 58, pp.329-356. hal-02360575

**HAL Id: hal-02360575**

**<https://hal.science/hal-02360575v1>**

Submitted on 14 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Maisons phéniciennes, grecques et indigènes : dynamiques croisées en Méditerranée occidentale (de l'Hérault au Segura)

Pierre MORET  
(Casa de Velázquez)

Strabon écrit à propos de deux villes de la Bétique, Mainakè et Malaka, vraisemblablement d'après Posidonios : « les vestiges qui subsistent de la première sont ceux d'une ville grecque, tandis que Malaka est phénicienne par son plan, *schèmati* » (III, 4, 2). Il est frappant de constater que le souvenir de deux traditions architecturales bien différenciées, l'une phénicienne, l'autre grecque, s'était conservé dans le sud de l'Espagne jusqu'au I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. : preuve que les greffes tentées en Extrême Occident par ces deux peuples, entre le VIII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle, avaient eu un succès et un impact durables. Mais Strabon ne s'est malheureusement pas donné la peine d'expliquer en quoi un plan de ville pouvait être qualifié de grec ou de phénicien. L'archéologie peut-elle nous aider à interpréter ce passage ? Dans le cas précis de Malaga et de Mainakè, la réponse est malheureusement négative. On ne connaît de Malaga phénicienne que quelques tronçons de murs isolés atteints dans des sondages profonds, et l'on ignore où se trouvait cette Mainakè dont l'existence même est révoquée en doute par certains archéologues, au motif que les Grecs n'auraient jamais fondé d'établissements durables en Andalousie. Des éléments de réponse existent néanmoins, mais c'est dans d'autres régions de l'Occident, en Languedoc et en Espagne orientale, que nous devons les chercher.

Les maisons d'époque archaïque du sud de la France et de l'est de l'Espagne ont déjà fait l'objet d'études remarquables, mais sans jamais être examinées ensemble. Il m'a semblé que cette perspective commune pouvait contribuer à une meilleure compréhension d'évolutions qui dépassent un cadre strictement régional. Je n'ai pas voulu d'ailleurs (ni n'aurais pu) être exhaustif ; je me suis contenté d'effectuer des coups de sonde dans les secteurs les mieux explorés et sur les sites les plus représentatifs. Compte tenu de l'ampleur du dossier, je ne pourrai m'intéresser qu'à certains aspects de la maison. Je laisserai presque complètement de côté la question des aménagements intérieurs et des différences de fonction entre les différents espaces d'une même maison. Je ne pourrai pas non plus toujours tenir compte de l'environnement de la maison, et notamment de son insertion dans la trame de l'agglomération.

En somme, j'ai choisi un point de vue intermédiaire, à mi-chemin entre l'étude fine des pratiques domestiques et la vision large des schémas d'urbanisme.

L'idée qui a guidé cette étude est que les progrès des modes architecturales et des innovations techniques ne s'expliquent pas tous, dans ces régions, par des influences méditerranéennes s'exerçant, de façon unidirectionnelle, de la côte vers l'intérieur des terres. Les échanges transversaux qui n'ont cessé d'irriguer le monde indigène de part et d'autre des Pyrénées ont eu une part non moins décisive dans l'évolution de l'habitat, à tel point que la compréhension diachronique de certains phénomènes architecturaux ne peut se faire qu'à condition d'inverser le sens du courant d'influence supposé, en admettant que les peuples indigènes de l'intérieur (en particulier, nous le verrons, ceux du bassin de l'Èbre) ont pu jouer en la matière un rôle de protagonistes.

### **Le Languedoc occidental**

Dans le Languedoc occidental comme dans tout le sud de la France, il n'existe presque aucune tradition d'architecture en pierre ou en brique, ni de maisons agglutinées formant des blocs, avant le VI<sup>e</sup> siècle. À la fin de l'âge du Bronze et dans les premiers moments de l'âge du Fer, on pratique en Languedoc une architecture en torchis à armature de poteaux porteurs, sur des plans très mal connus qui présentent parfois des parties arrondies<sup>1</sup>. Ces cabanes en matériaux légers, parfois semi-excavées, sont regroupées selon des dispositions qui semblent irrégulières et très espacées ; mais à la vérité il n'a jamais été possible, sur aucun site languedocien, de mettre au jour un ensemble significatif formé par plusieurs habitations contemporaines.

Une exception mérite d'être signalée. Dans l'enceinte de hauteur de Malvieu (Saint-Pons de Thomières, Hérault), des fouilles récentes ont mis au jour deux pièces contiguës à murs porteurs adossées à un rempart en pierre sèche, le tout datant du Bronze Final IIIb<sup>2</sup>. Bien que cette découverte soit de nature à remettre en question bon nombre d'idées reçues sur l'évolution des formes d'habitat dans le sud de la France pendant la transition Bronze-Fer, il ne s'agit encore que d'un cas isolé, relevant d'un domaine géographique et culturel assez particulier, celui du Haut Languedoc, à une cinquantaine de kilomètres des côtes méditerranéennes. Des dispositifs semblables existaient-ils à la même époque dans les collines bordant la plaine littorale ? C'est une éventualité qui ne peut plus être écartée *a priori*, même si pour le moment aucun indice ne vient l'étayer.

Quoi qu'il en soit, de profonds changements apparaissent sur le littoral languedocien entre 550 et 500, et dans l'intérieur des terres à partir de 475/450. On voit alors se généraliser les constructions à murs porteurs et l'emploi de la brique crue moulée, en même temps qu'apparaissent des maisons à cloisons intérieures et à murs mitoyens. Ces mutations ont été généralement expliquées par l'influence directe ou diffuse des nations qui fréquentaient le littoral languedocien depuis la fin du VII<sup>e</sup> siècle : Étrusques, Phéniciens et surtout Grecs. Il est évident que ces contacts, surtout au VI<sup>e</sup> siècle, jouèrent un rôle capital dans la transfor-

1 Carozza, 2000, p. 11-12.

2 Information aimablement fournie par Alexis Gorgues, qui dirige depuis 2000 les fouilles de Malvieu.

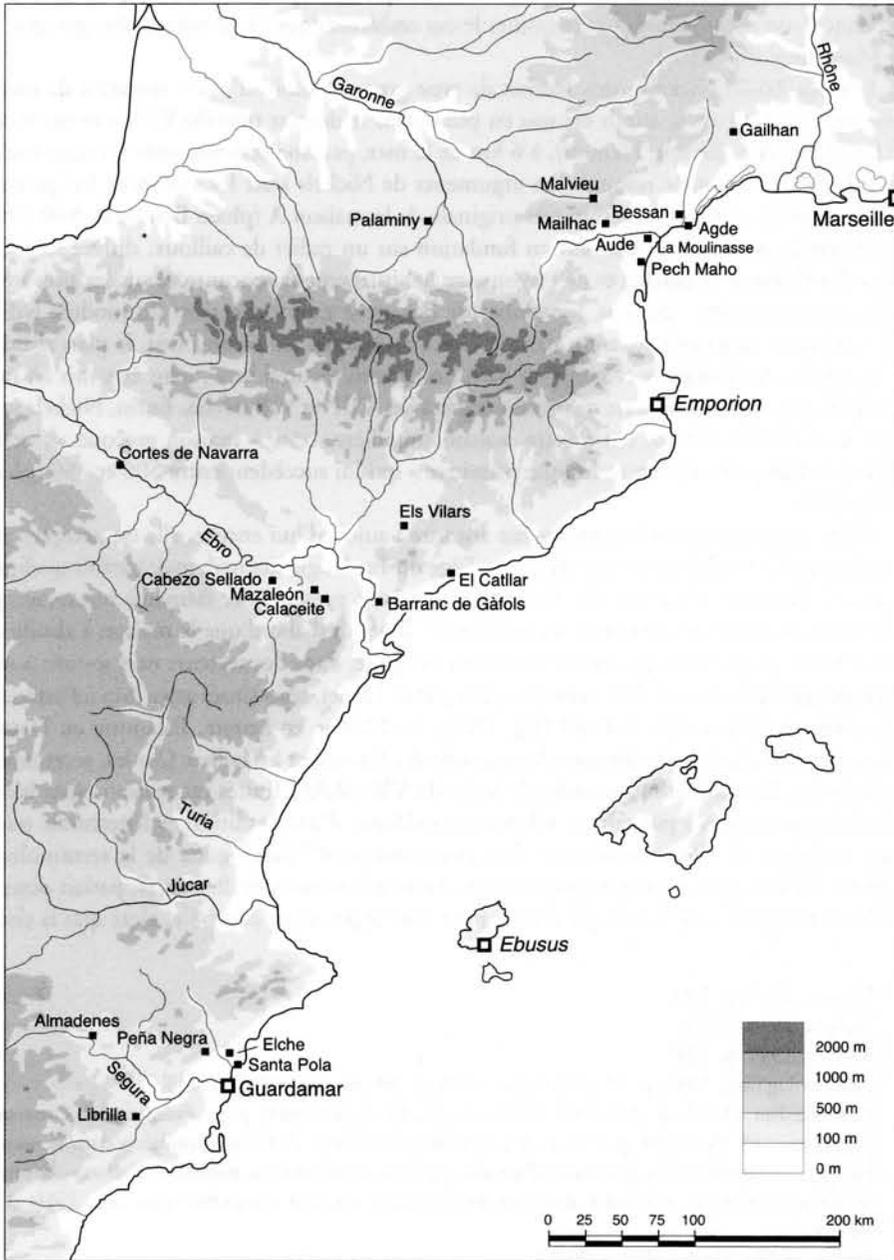


Figure 109 : Carte de situation des principaux sites mentionnés.

mation des formes d'habitat. Mais la question est plus complexe qu'il n'y paraît. Pour s'en convaincre, on commencera par examiner le cas emblématique de la maison dite grecque de La Monédière (fig. 110a).

D'après André Nickels, un « habitat de type grec », témoin d'une « tentative de mainmise sur l'arrière-pays », aurait été mis en place dans le dernier tiers du VI<sup>e</sup> siècle sur le site de La Monédière (Bessan, Hérault), à 6 km de la mer, par une communauté grecque installée à Agde<sup>3</sup>. Brièvement résumés, les arguments de Nickels sont les suivants<sup>4</sup>. En premier lieu, la technique de construction très originale de la maison A (phase Bessan II, 540-500), en briques crues moulées reposant en fondation sur un radier de cailloux, diffère radicalement des cloisons de torchis et de clayonnage habituellement rencontrées sur les sites indigènes contemporains ; de plus, les adobes de Bessan se rapprocheraient du module lydien (45 x 30 cm), largement répandu dans la Grèce archaïque. En second lieu, le plan absidial de la maison A, tenu pour étranger au patrimoine architectural local, peut être mis en rapport avec une importante série de parallèles grecs des VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. Enfin, Nickels souligne le contraste existant entre cette maison singulière, cette « maison grecque »<sup>5</sup>, et les cabanes « d'une conception technique primitive » qui lui succèdent entre 500 et 450 (phase Bessan III).

Cette interprétation a longtemps fait autorité ; aujourd'hui encore, elle est acceptée par la majorité des archéologues travaillant sur l'âge du Fer languedocien<sup>6</sup>, avec parfois quelques nuances<sup>7</sup>. Pourtant, il y a dix ans, Bernard Dedet avait présenté des éléments nouveaux qui rendaient nécessaire un réexamen du problème<sup>8</sup>. Il notait d'abord que la maison à abside est bien attestée au premier âge du Fer en milieu indigène, dans des secteurs non soumis à une influence grecque directe. Aux exemples cités par B. Dedet, tous situés assez loin à l'intérieur des terres – Gailhan dans le Gard (fig. 110c), La Malène en Lozère, Palaminy en Haute-Garonne –, on ajoutera maintenant les maisons du Traversant à Mailhac (Aude), récemment fouillées par Éric Gailledrat et datées de la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Toutes ces maisons sont bâties en torchis sur poteaux porteurs et relèvent à l'évidence d'une tradition architecturale purement indigène. B. Dedet avait aussi fort justement noté<sup>10</sup> l'ambiguïté de la terminologie d'André Nickels qui, réservant l'appellation abside à la maison de Bessan II, parlait pour la « cabane indigène » de Bessan III d'un « petit côté légèrement courbe », alors que la cour-

3 Nickels, 1989, p. 118.

4 Nickels, 1976, 1989.

5 Nickels, 1989, p. 118.

6 Olive et Ugolini, 1993, p. 61 ; Chazelles, 1995, p. 50 ; Garcia, 1995, p. 143.

7 E. Gailledrat (1997, p. 241-242) utilise de prudents guillemets pour évoquer des « maisons grecques » ; M. Py (1996, p. 254, n. 87) reconnaît l'existence de formes similaires dans le monde indigène, mais défend la spécificité d'un site « à forte acculturation méditerranéenne », la proximité du site d'Agde, fréquenté alors par les Phocéens, rendant acceptable à ses yeux l'idée d'un « emprunt ».

8 Dedet, 1991, en particulier p. 50-53.

9 Gailledrat *et alii*, 2000, p. 176 et fig. 4 : quatre maisons à absides partiellement conservées, au pied de la colline de Mailhac.

10 Dedet, 1991, p. 50, n. 24.

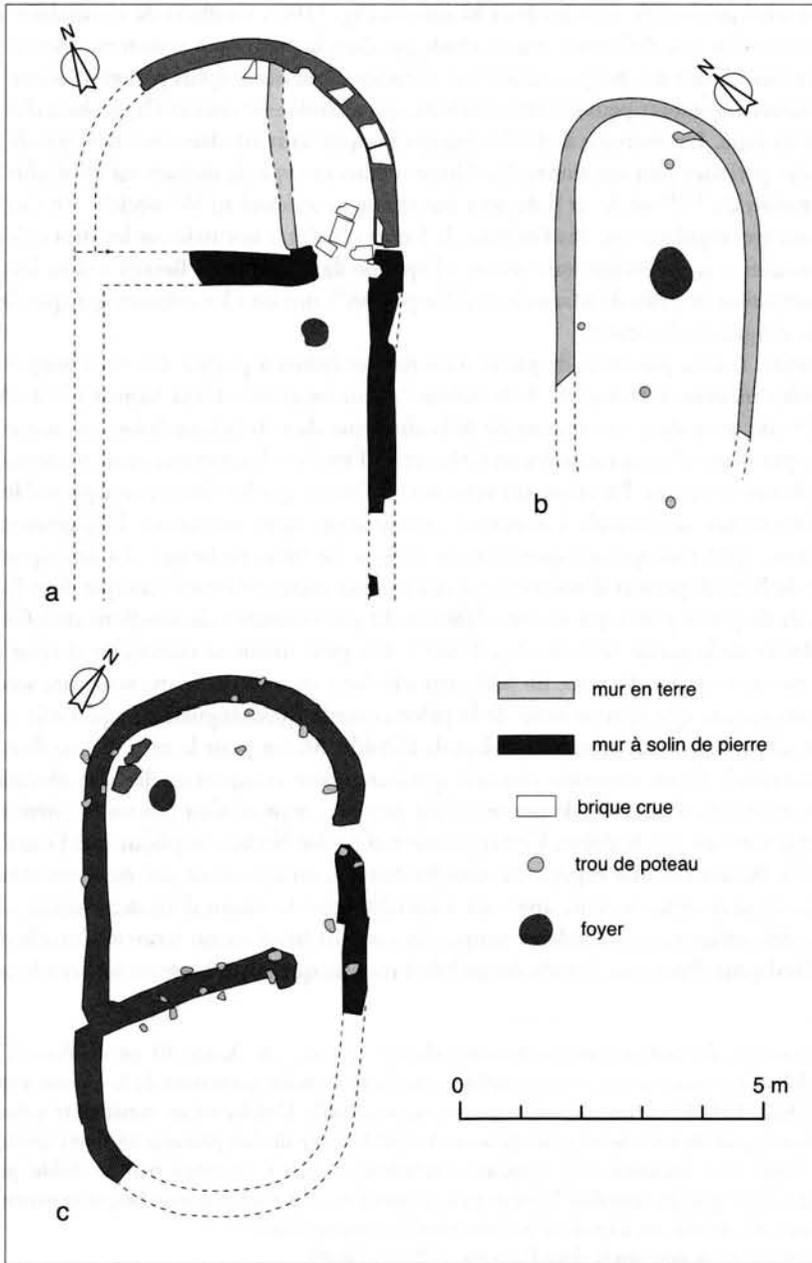


Figure 110 : a : Maison A de La Monédière à Bessan (540-500), d'après A. Nickels.

– b : Cabane de La Monédière (500-475), d'après A. Nickels.

– c : Maison de Gailhan (500-450), d'après B. Dedet.

bure est aussi prononcée dans les deux bâtiments (fig. 110b). Ce choix de vocabulaire accentue abusivement une différence qui ne réside pas dans le plan, mais seulement dans le matériau (torchis au lieu des briques crues<sup>11</sup>) et dans les dimensions (plus petites à Bessan III).

D'autres arguments peuvent être produits, qui affaiblissent encore l'hypothèse d'une origine hellénique. Les maisons à absides grecques appartiennent, dans leur très grande majorité, à des périodes plus anciennes. En Grèce même, ce type de maison est en déclin à partir du milieu du VII<sup>e</sup> siècle, et il devient franchement résiduel au VI<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. En Occident, la maison rectangulaire est, dès l'origine, la forme d'habitat normale sur les sites coloniaux, en particulier – ce qu'on ignorait encore à l'époque de la fouille de Bessan – dans les phases de construction initiales de Marseille et d'Emporion<sup>13</sup>, qui sont les colonies grecques les plus proches d'Agde et de Bessan.

Ensuite, il n'est pas exact de parler d'un format lydien à propos des rares briques crues conservées entières de la maison A de Bessan<sup>14</sup>. Leur longueur et leur largeur (42 à 44 cm x 32 à 33 cm) sont dans un rapport de 4/3, alors que dans la brique lydienne canonique – connue par de nombreux exemples en Grèce et en Étrurie – la longueur vaut strictement une fois et demie la largeur. En outre, on verra tout à l'heure que les Grecs n'ont pas été les seuls en Méditerranée occidentale à maîtriser précocement cette technique. Et j'ajouterai, par parenthèse, qu'il n'est pas sûr que toute la maison fût bâtie en brique. La description très précise de Nickels permet d'observer que des briques n'ont été retrouvées que dans l'abside, sur un lit de petits galets qui est très différent du soubassement de moellons de basalte des murs droits de la partie centrale (fig. 110a)<sup>15</sup>. On peut même se demander si cette abside n'était pas une partie adventice du bâtiment ; il s'agit en tout cas d'une structure secondaire, moins épaisse que le mur nord de la pièce centrale quadrangulaire auquel elle s'adosse (40 cm d'épaisseur pour le mur d'adobes de l'abside, 56 cm pour le mur de moellons de la pièce centrale). Cette structure centrale quadrangulaire comportait-elle une élévation en adobes, au-dessus d'un solin de pierre ? C'est possible, mais ce n'est pas un fait démontré.

Élargissons un peu le débat. L'interprétation d'André Nickels implique que l'installation grecque à Bessan fut une expérience sans lendemain, comme si ce site était retombé dans l'ornière de sa destinée barbare après un intermède grec de moins d'un demi-siècle, comme si le modèle offert par ces résidents temporaires n'avait laissé aucun ferment durable dans la société indigène. Pourtant, l'étude du mobilier montre que, si on laisse en suspens le cas par-

11 La question du matériau de construction de la « cabane » de Bessan III est d'ailleurs à revoir. Nickels dit y avoir trouvé, « en réemploi », une brique entière provenant de la maison antérieure (1976, p. 104). Cette interprétation est peu vraisemblable. L'adobe est un matériau trop bon marché et trop facile à fabriquer pour qu'on se donnât la peine de s'en procurer en allant fouiller dans les ruines d'un bâtiment arasé jusqu'aux fondations et dont il ne restait rien de visible, puisqu'il était occulté par des remblais. Il paraît plus raisonnable de penser que cette brique appartenait à la cabane elle-même, ou à quelque bâtiment voisin contemporain.

12 Vue d'ensemble commode dans Pesando, 1989, p. 18-40.

13 Pour Marseille, voir Hermary *et alii*, 1999, p. 49-51 ; pour Emporion, voir la communication de P. Castanyer et M. Santos dans ce volume.

14 C'est ce que supposait Nickels, 1976, p. 126.

15 Nickels, 1976, p. 103.

ticulier des amphores, il n'y a pas de différence fondamentale entre la vaisselle de la phase Bessan II (celle des « maisons grecques », 540-500) et celle de la phase Bessan III (celle des cabanes « rudimentaires », 500-475)<sup>16</sup>. La proportion de céramique non tournée est similaire, et celle des vases tournés à pâte claire augmente même après 500. Quant à la vaisselle fine d'origine attique, elle est infime (moins de 1%) dans les deux phases<sup>17</sup>.

Pourquoi donc a-t-on pu parler d'un faciès grec à propos de la phase II ? Sans doute à cause de l'existence d'un niveau intermédiaire, postérieur à la destruction de la maison A, qui a livré un important lot d'amphores dont les trois quarts sont grecques<sup>18</sup>. Ce fait appelle deux commentaires. D'abord une évidence : en tant que produits commerciaux, les amphores ne nous renseignent pas sur l'identité d'une population, mais sur ses activités économiques et sur ses relations avec d'autres communautés. Leur présence, même massive, ne peut être tenue pour preuve d'une implantation grecque durable (ou alors il faudrait voir des Italiens installés sur tous les sites gaulois de La Tène finale ayant livré des amphores italiennes !). Le hasard a voulu que les fouilleurs soient tombés sur un dépotoir où se sont accumulés les débris d'amphores grecques et étrusques reçues au fil des ans dans une agglomération indigène qui semble avoir été grande consommatrice de produits importés, voilà tout.

D'autre part, et c'est le plus important, ce dépôt d'amphores s'est constitué pour l'essentiel<sup>19</sup> après la destruction de la maison à abside ; il ne peut donc rien nous apprendre sur ses habitants, ni sur le contexte économique de sa construction. Relisons le compte rendu très précis d'André Nickels : le matériel céramique attribuable avec certitude à la maison A se limite, en tout et pour tout, à six vases, tous en céramique grise monochrome<sup>20</sup>. De toute évidence, un mobilier aussi réduit n'autorise aucune hypothèse sérieuse quant à l'origine ou au degré d'acculturation des habitants de la maison<sup>21</sup>.

En somme, la maison A de Bessan témoigne d'une innovation technologique à l'échelle régionale (la brique crue), mais en aucun cas d'un changement profond dans la conception de l'habitat, puisqu'elle conserve le caractère essentiel de l'architecture indigène de la transition Bronze-Fer languedocienne, à savoir l'existence d'unités d'habitation séparées, non agglomérées, et au moins partiellement curvilignes.

16 Nickels, 1989, p. 115, fig. 50 ; ces similitudes sont soulignées par E. Gailledrat, 1997, p. 242 : « le panorama typologique [de la phase III] ne diffère guère de celui des phases antérieures » ; en ce qui concerne la céramique de cuisine, « la continuité est très nette ».

17 0,17 % entre 540 et 500, 0,76 % entre 500 et 475. D. Ugolini et C. Olive se sont étonnés avec raison de cette quasi absence de céramique attique dans un contexte tenu pour grec (1995, p. 249).

18 Nickels, 1976, p. 114-116 ; 1989, p. 115.

19 A. Nickels a signalé que certains tessons d'amphore recueillis pendant la fouille appartenaient peut-être à la couche d'occupation de la maison, mais que compte tenu des risques de contamination entre les strates, il avait pris le parti d'attribuer en bloc toutes les amphores à la phase postérieure (Nickels, 1976, p. 113 ; 1989, p. 83).

20 Nickels, 1976, p. 113.

21 En particulier, on ne saurait tirer argument de l'absence de céramique non tournée : la base statistique est insuffisante. Quant à la céramique grise monochrome, c'est une catégorie qu'on retrouve à cette époque sur de nombreux sites indigènes du Languedoc.

Si l'on peut parler d'un cas exceptionnel – exception qu'il faut d'ailleurs relativiser en rappelant qu'en Languedoc les fouilles de maisons du VI<sup>e</sup> siècle se comptent sur les doigts d'une main –, c'est parce que l'utilisation de la brique crue est ici dissociée d'une autre innovation qui l'accompagne normalement en Languedoc occidental, à savoir l'agglutination des maisons en blocs plus ou moins réguliers et, partant, la généralisation du plan quadrangulaire. On est donc amené à conclure que la forme absidiale de la maison de Bessan n'est pas due à une influence extérieure, mais au maintien d'une modèle d'organisation villageoise à structure disjointe, non agglomérée : c'est, en quelque sorte, un signe de conservatisme.

Quant à l'origine de la technique de l'adobe, on connaît trop mal l'évolution de l'habitat entre Aude et Hérault au VI<sup>e</sup> siècle pour faire la part exacte entre l'influence grecque et une influence ibérique relayée par le Languedoc occidental<sup>22</sup>. Cette dernière ne doit pas être sous-estimée, compte tenu de la montée en puissance des échanges entre le Languedoc et l'Ibérie méditerranéenne, qui intervient précisément à l'époque de la construction de la maison A de Bessan, comme en font foi l'abondance des importations de céramique ibérique en Languedoc occidental à partir des années 550-525<sup>23</sup>, la diffusion de part et d'autre des Pyrénées, pendant la même période, d'éléments de parure métalliques caractéristiques<sup>24</sup>, mais aussi une étonnante similitude entre la maison de Bessan et une maison forte du tout début du VI<sup>e</sup> siècle, récemment fouillée à Vilalba dels Arcs (Tarragone), dont nous reparlerons plus loin.

En dehors de Bessan, on sait encore très peu de choses sur les maisons languedociennes de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle. Les mieux connues sont les maisons archaïques de La Moulinasse et de Pech Maho, qui se distinguent nettement de celle de Bessan par leur plan quadrangulaire. À La Moulinasse (Salles d'Aude)<sup>25</sup>, un sondage a mis au jour une maison presque entière (fig. 111b) et quelques vestiges de la maison voisine, partiellement accolée à la première mais sans mur mitoyen ; à Pech Maho (Sigean)<sup>26</sup>, vers la même date, plusieurs

22 Si j'ai moi-même évoqué l'éventualité d'un rapport – évidemment indirect – de l'architecture de Bessan avec le monde ibérique (Moret, 1994, p. 20), c'est à propos des briques crues, et non pas à propos du plan absidial comme le laisse entendre M. Py (1996, p. 254, n. 87). Cela dit, je reconnaissais bien volontiers que l'argument que j'avais avancé à l'époque – l'abondance des jarres de type ibéro-languedocien à Bessan entre 540 et 500 – est dénué de pertinence, ne serait-ce que parce que la proportion annoncée par Nickels (43 % de la vaisselle hors amphores) concerne le nombre de fragments, non le nombre de vases qui devait être beaucoup plus faible (de l'ordre de 5 % selon E. Gailledrat, 1997, p. 243).

23 Gailledrat, 1997, p. 89-129 ; des jarres pithoïdes importées, d'origine ibérique, sont signalées à Bessan même : *ibid.*, fig. 26, 3 et fig. 30, 1 et 4.

24 En particulier les agrafes de ceinture à crochets et décor de grènetis : cf. Gailledrat, 1997, p. 253-255, et Guilaine et Py, 2000, p. 423, qui parlent à ce propos de « grande province culturelle » et de « communauté catalano-languedocienne ».

25 Passelac, 1995. La Moulinasse est un éperon barré d'environ un hectare de superficie, qui n'a fait l'objet que d'explorations limitées ; la maison publiée par M. Passelac a été construite entre 550 / 530 et 500.

26 Je m'appuie ici sur les premiers résultats (inédits) d'un projet collectif sur Pech Maho, dirigé par Eric Gailledrat. Les structures d'habitat partiellement fouillées par Y. Solier dans le secteur de la « terrasse d'évolution », entre 1959 et 1969, sont des maisons à solin de pierre et parois

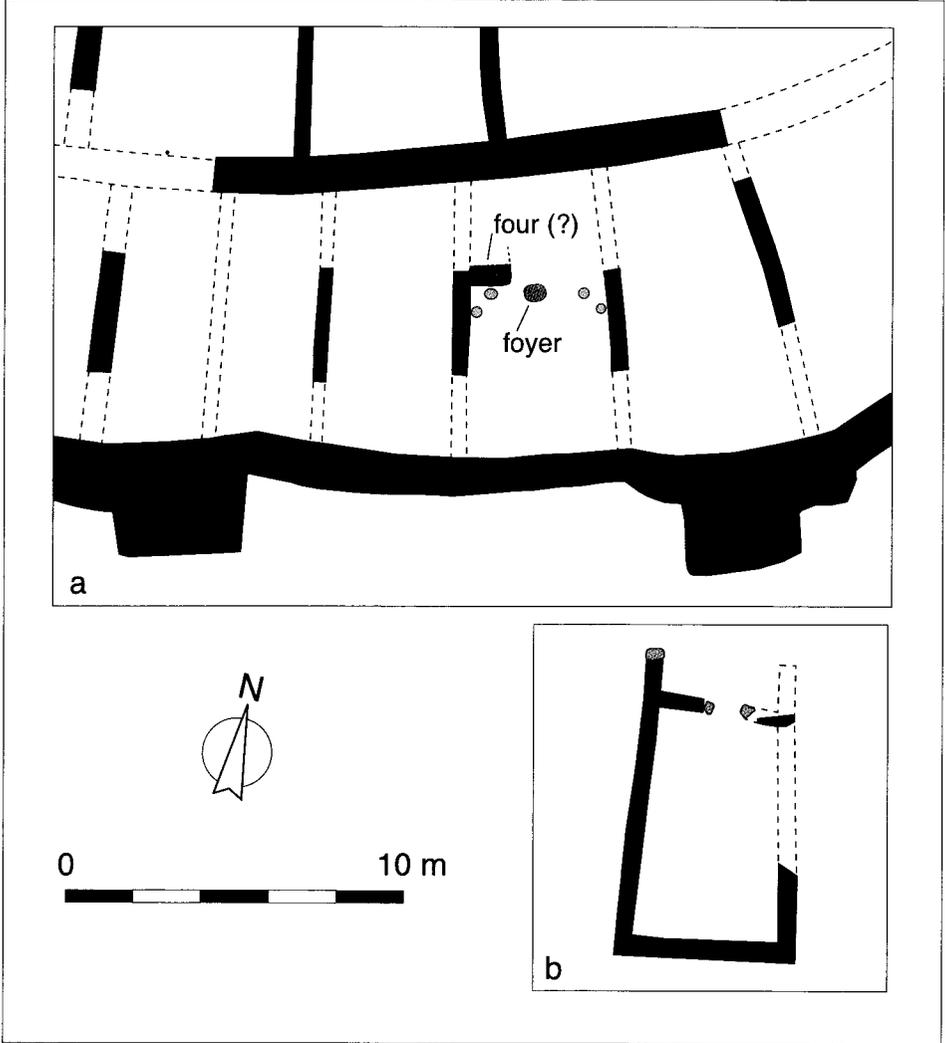


Figure 111 : a : Maisons de la fin du VI<sup>e</sup> siècle à Pech Maho (Sigean), d'après Y. Solier (modifié). – b : Maison de La Moulinasse (Salles d'Aude), d'après M. Passelac.

maisons mitoyennes forment un bloc le long du rempart (fig. 111a). En dépit d'une organisation d'ensemble qui semble différente (relativement lâche à La Moulinasse, plus compacte à Pech Maho), les similitudes sont frappantes : plan rectangulaire allongé, sans division interne<sup>27</sup>, superficie utile de 30 m<sup>2</sup> à La Moulinasse, superficies restituées de 18 à 30 m<sup>2</sup> à Pech Maho.

Tout compte fait, c'est bien à Pech Maho, et non à Bessan, que se situe la mutation décisive. La brique moulée et standardisée, mise en œuvre sur un solide solin de pierre, n'est ici qu'une innovation parmi d'autres. Le plus important, c'est sans nul doute le choix d'un plan rectangulaire simple qui permet d'insérer la maison, considérée dès lors comme une cellule formant partie d'un ensemble et non plus comme un tout indépendant, dans un projet cohérent d'aménagement de l'habitat. D'où vient ce schéma ? Il ne faut sans doute pas chercher un modèle unique. Trois facteurs, me semble-t-il, doivent être pris en considération. On devra d'abord tenir compte du fait que l'alignement contre un rempart d'une rangée de maisons mitoyennes en pierre n'est pas une complète nouveauté en Languedoc, comme nous l'avons signalé plus haut à propos des fouilles de Malvieu. En second lieu, des similitudes existent avec la disposition des maisons du premier établissement grec de la *palaiia polis* d'Emporion. On se rappellera à ce propos la lettre sur plomb du début du V<sup>e</sup>, trouvée précisément à Pech Maho, qui fait état de transactions commerciales impliquant des Grecs d'Emporion<sup>28</sup>. Enfin, il ne faut pas oublier la composante ibérique de la population qui s'est installée à Pech Maho vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, composante bien attestée dans la même lettre sur plomb par le nom typiquement ibère de plusieurs individus cités comme témoins et garants de la transaction, sans parler des inscriptions en langue ibère gravées sur de la vaisselle de table ou sur des amphores aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles<sup>29</sup>. Ces diverses influences se sont probablement combinées à Pech Maho, site portuaire ouvert sur l'extérieur, dans des proportions d'autant plus difficiles à démêler que, comme nous allons le voir, l'architecture grecque de la *palaiia polis* d'Emporion présentait bien des points communs avec certaines réalisations des cultures indigènes proto-ibériques.

### La vallée de l'Èbre et la Catalogne

La situation est plus complexe et plus contrastée dans le nord-est de l'Espagne qu'en Languedoc, du fait de la coexistence de deux conceptions différentes de l'habitat groupé, à partir de la fin de l'âge du Bronze<sup>30</sup>. Sur le littoral de la Catalogne, jusqu'au milieu du VII<sup>e</sup> siècle dans le sud (province de Tarragone) et jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle dans le nord, on ne trouve que des villages à structure non agglutinée, regroupant un nombre généralement réduit de cabanes ovales ou oblongues bâties en matériaux légers<sup>31</sup>.

---

mitoyennes ; on peut raisonnablement supposer que leur extrémité sud, non reconnue, était adossée au rempart. Leur mise en place n'est pas antérieure à 525, d'après la révision récente du mobilier des fouilles (information E. Gailledrat).

27 Hormis le petit vestibule à l'avant de la maison de La Moulinasse.

28 Santiago, 1994.

29 Untermann, 1980.

30 Cf. Belarte, 1997 et Moret, 1994 et 2000.

31 Pons, 1994. Dans la dépression pré-littorale, entre le Llobregat et le Tordera, les maisons à murs porteurs en pierre n'apparaissent pas avant la fin du VI<sup>e</sup> siècle (Francés, 2000, p. 39).

Au contraire, dans la dépression centrale de l'Èbre, il existe depuis le Bronze moyen (entre 1600 et 1300 av. J.-C.) des maisons quadrangulaires à solin de pierre et élévation en terre<sup>32</sup>, et depuis le début du Bronze final des villages à maisons mitoyennes regroupées en rangées ou en blocs, souvent de part et d'autre d'une rue ou d'une place médiane.

Le petit établissement perché de Genó (Aitona, Lleida) est l'un des exemples les plus anciens et les mieux étudiés de cette forme d'habitat très originale<sup>33</sup>. On trouve là, vers 1100 av. J.-C., l'ébauche d'un village clos à rue axiale, parfaitement ordonné malgré l'exiguïté de ses 700 m<sup>2</sup>. Presque tous les éléments qui constitueront la base de l'architecture domestique du nord-est de la péninsule pendant tout l'âge du Fer y sont déjà en place : des cases contiguës, groupées en deux rangées autour d'un espace médian (rue ou placette) ; des constructions à murs porteurs, ici en pierre mais qui peuvent ailleurs être en adobes ; pas ou peu de cloisonnements internes (au plus, un seul mur de refend par case) ; des aménagements intérieurs se répétant presque à l'identique dans la plupart des cases : foyer, banquette basse, emplacements pour des vases de stockage.

Les exemples de villages clos de ce type vont se multiplier à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, dans la dépression centrale de l'Èbre (Navarre et Aragon), dans la basse vallée du Segre (province de Lleida) et dans le Bas Aragon (province de Teruel)<sup>34</sup>. Des formules un peu plus complexes, caractérisées par le développement des fortifications (muraille et tours flanquantes), apparaissent dès cette époque, notamment sur le site d'Els Vilars (Arbeca, Lleida)<sup>35</sup>, doté d'une puissante enceinte vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle (fig. 113), ou au VII<sup>e</sup> siècle à San Cristóbal de Mazaleón (Teruel).

La fixation très précoce, dans ces régions de l'intérieur, du type du village clos va de pair avec une maîtrise également ancienne de la construction en briques crues moulées. On sait en effet que l'apparition et la diffusion de cette technique ne résultent pas, en Espagne, d'un emprunt aux Grecs ou aux Phéniciens ; il s'agit, au moins dans certaines régions, d'une élaboration locale<sup>36</sup>. Dans la vallée de l'Èbre, l'adobe est attestée à la fin du Bronze moyen au Cabezo Sellado (Alcañiz, Teruel), dans une phase d'occupation qui se situe, d'après plusieurs datations 14C calibrées, entre le XV<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup>. À Cortes de Navarra, elle apparaît au X<sup>e</sup> siècle dans le niveau P.IV (fig. 114)<sup>38</sup>.

Avec un retard d'un siècle environ sur le Bas Aragon, la basse vallée de l'Èbre connaît à son tour, entre 650 et 600, les mutations que nous venons de décrire (fig. 112). Ce phénomène a été particulièrement bien observé au Barranc de Gàfols (Ginestar, Tarragona)<sup>39</sup> et à L'Era del Castell (El Catllar, Tarragona)<sup>40</sup>, sites sur lesquels on a pu distinguer deux phases

32 Références dans Gardes, 2000, p. 76.

33 López Cachero, 1999.

34 Synthèse récente sur l'origine du village clos dans López Cachero, 1999 ; voir aussi Gardes, 2000.

35 Alonso *et alii*, 1998.

36 Pour plus de détails, voir Moret, 1996, p. 194-200 et Chazelles, 1995.

37 Benavente, 1996, p. 121 (les dates ne sont pas calibrées dans la publication).

38 Le niveau P.IV n'a pas fait l'objet d'une datation 14C, mais la phase de reconstruction immédiatement postérieure (également en adobe) est datée dans l'intervalle 933-830 av. J.-C. (Munilla *et alii*, 1996, p. 156-159 et 170).

39 Sanmartí *et alii*, 2000.

40 Molera *et alii*, 2000.

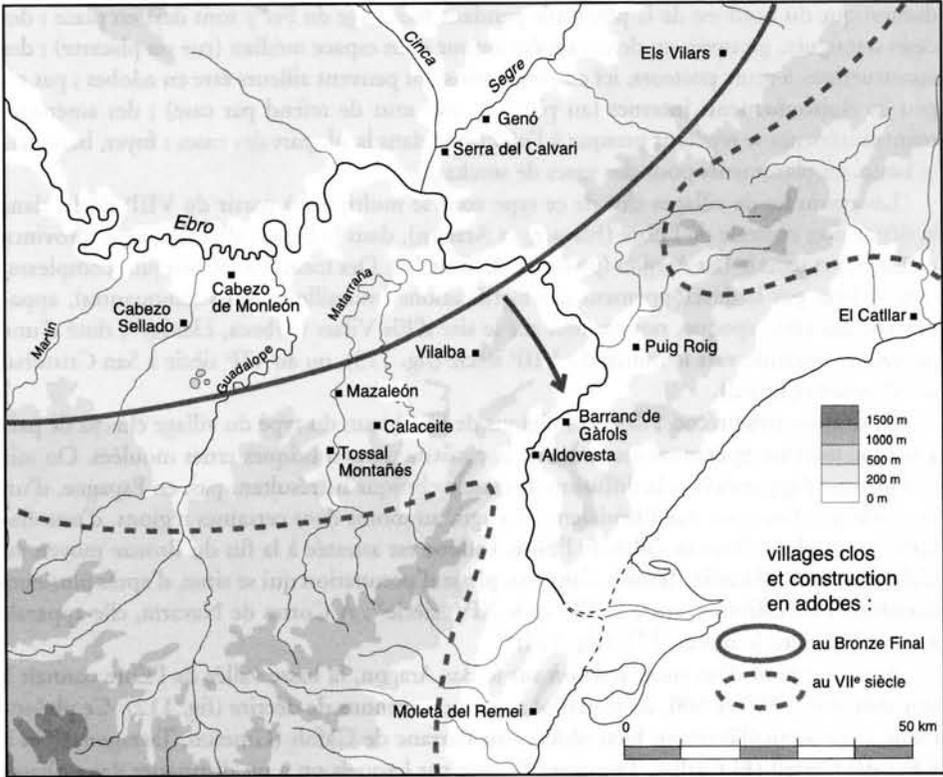


Figure 112 : Diffusion du village clos et de la construction en adobes dans la basse vallée de l'Èbre au début de l'âge du Fer.

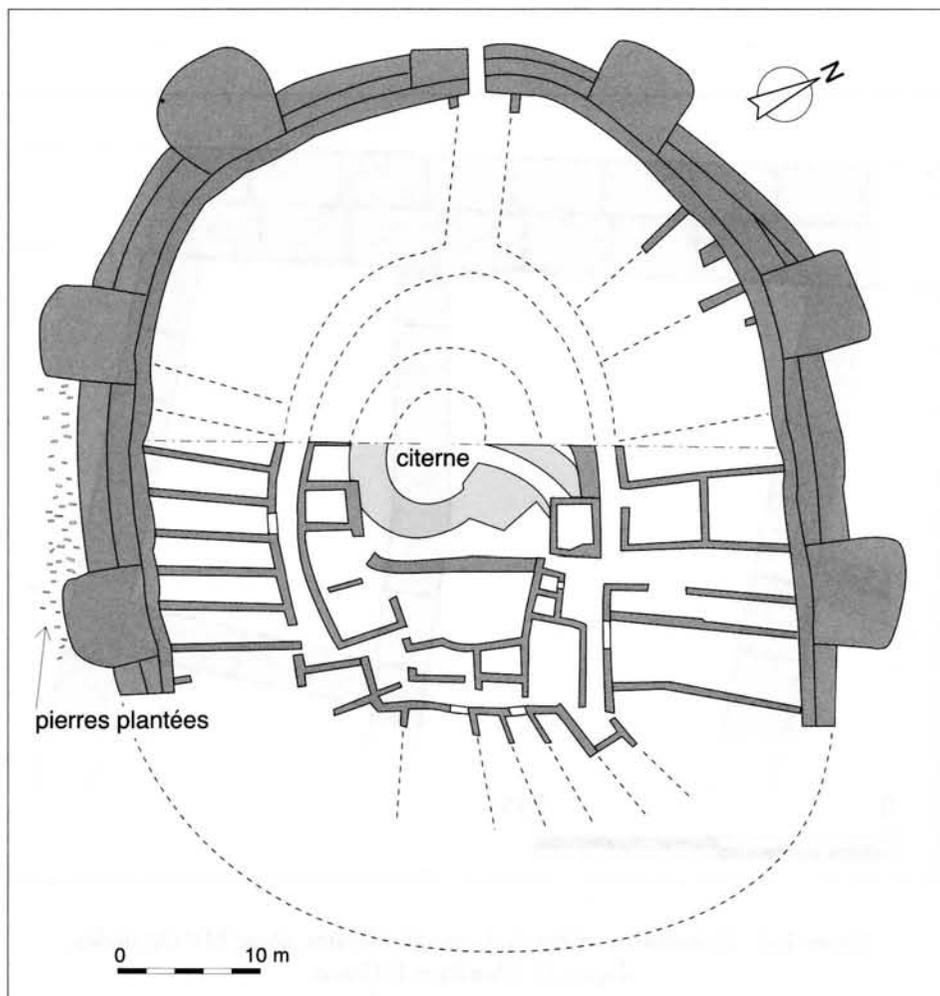


Figure 113 : Village fortifié d'El Vilars (Arbeca), d'après E. Junyent *et alii*.

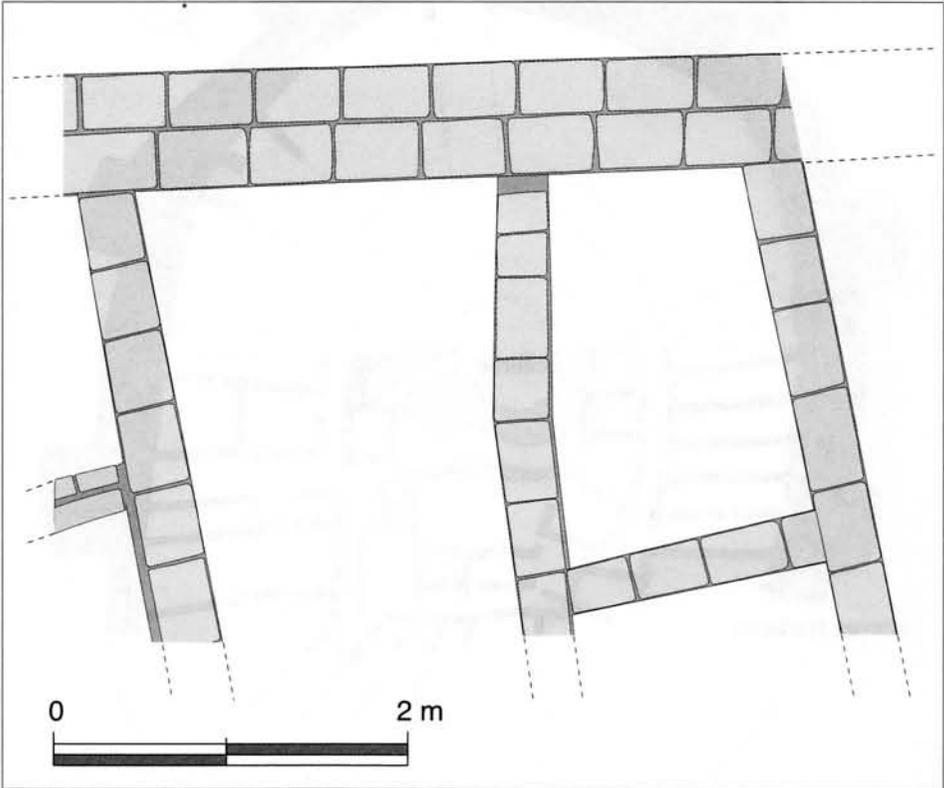


Figure 114 : Bâtiment en adobes de Cortes de Navarra, phase P.IV (X<sup>e</sup> siècle), d'après G. Munilla et F. Gracia.

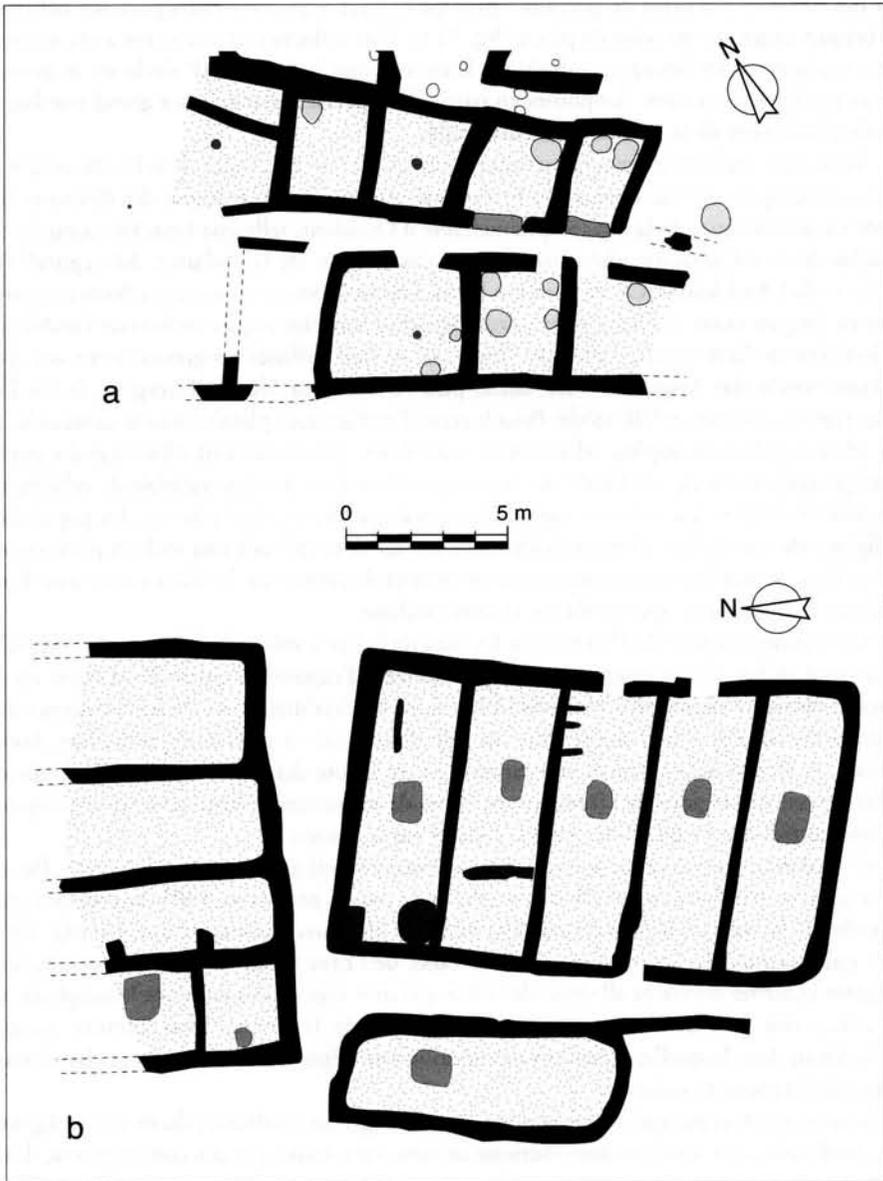


Figure 115 : a : Village de L'Era del Castell (El Catllar), d'après S. Molera *et alii*.  
 – b : Village de Barranc de Gàfols (Ginestar), d'après E. Sanmartí *et alii*.

bien différenciées : d'abord, jusque vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle, de simples cabanes attestées par des fosses et des trous de poteaux ; puis un habitat organisé à murs porteurs construits en briques crues sur un solin de pierre (fig. 115). Une influence phénicienne a été invoquée pour expliquer cette brusque évolution<sup>41</sup>. Il est vrai que la fin du VII<sup>e</sup> siècle est le moment où les produits phéniciens (amphores en particulier) parviennent en assez grand nombre sur les sites indigènes de la côte et de la basse vallée.

Mais cette explication ne serait convaincante que si l'on retrouvait dans l'architecture des sites préibériques du Bas Èbre et du littoral méridional de la Catalogne des éléments vraiment caractéristiques de la maison phénicienne d'Occident, telle que l'ont fait connaître les fouilles des établissements phéniciens d'Ibiza (Sa Caleta), de Guardamar del Segura<sup>42</sup> (fig. 117a) et de l'Andalousie. Or, ce n'est pas le cas. Les seuls points communs relevés (construction en briques crues moulées, plan quadrangulaire) sont des acquis anciens de l'architecture indigène de la moyenne vallée de l'Èbre qui se sont diffusés progressivement vers l'est, d'abord vers le Bas Aragon au VIII<sup>e</sup> siècle, puis vers la Terra Alta de Tarragone, le bas Èbre et les régions côtières au VII<sup>e</sup> siècle. Pour le reste, l'architecture phénicienne se caractérise par des plans à pièces multiples, relativement complexes, profondément différents du modèle ibérique qui, on l'a vu, est fondé sur la juxtaposition d'un nombre variable de cellules rectangulaires simples qui forment autant d'unités domestiques. Qui plus est, les populations indigènes de ces régions n'ont probablement jamais su ce qu'était une maison phénicienne, car en l'état actuel des connaissances rien ne permet de penser que les Phéniciens aient fondé quelque établissement que ce fût sur la côte catalane.

Les transformations de l'habitat sur les sites de la basse vallée de l'Èbre sont donc, selon toute probabilité, l'aboutissement d'un phénomène d'expansion culturelle d'ouest en est, amorcé plusieurs siècles plus tôt dans l'Èbre moyen. L'établissement de liens commerciaux avec les Phéniciens a sans doute joué un rôle d'accélérateur dans cette évolution, dans la mesure où les produits importés ont pu attirer vers la côte des populations ou des individus isolés venant des régions de l'intérieur, porteurs de ressources techniques et de conceptions architecturales qui ne tardèrent pas à s'imposer sur le littoral.

C'est dans ce contexte mouvant qu'Emporion est fondé au début du VI<sup>e</sup> siècle<sup>43</sup>. Par certains aspects, l'architecture de la phase IIIc de la *palaia polis* (vers 540), la première pour laquelle on dispose d'un plan d'ensemble incluant plusieurs maisons et une rue (fig. 119c), n'est pas sans rappeler les villages clos de la vallée de l'Èbre ; c'est du moins ce que pourrait suggérer la forme étroite et allongée des cases qui sont regroupées en blocs homogènes. On est certes très loin de l'urbanisme aéré si typique de la plupart des colonies grecques d'Occident, dans lesquelles la maison est, du moins au départ, toujours au large dans l'ample trame du lotissement colonial.

Mais je ne crois pas qu'on puisse vraiment envisager une influence du milieu indigène<sup>44</sup>. Les similitudes avec l'architecture ibérique ne sont sans doute que des convergences, dues à

41 Asensio *et alii*, 2000, p. 257 et 259.

42 Voir ci-dessous, p. 352.

43 Aquilué *et alii*, 2001, et dans ce volume la communication des mêmes auteurs.

44 La possibilité d'une telle influence a été évoquée pendant le colloque, lors des discussions qui ont suivi la communication de P. Castanyer et M. Santos.

des contraintes topographiques identiques. Le premier site d'Emporion était un petit îlot rocheux où les colons grecs furent contraints de pelotonner leurs maisons dans un espace étriqué ; et qui sait si un plan différent, moins compact et moins confiné, ne fut pas adopté lorsque l'établissement grec s'étendit face à cet îlot, sur la terre ferme. D'autre part, si l'on y regarde de plus près, la régularité du tracé des maisons de *la palaia polis* est sans exemple dans le monde indigène. Les cases des villages préibériques ne présentent jamais, comme à Emporion, des murs rigoureusement rectilignes et parallèles, ni des largeurs égales ; jamais non plus on ne peut y discerner un tracé régulateur strictement modulaire<sup>45</sup>.

En dernier lieu – et c'est sans doute l'argument le plus fort –, les villages indigènes comparables se situent tous, comme nous venons de le voir, dans la vallée de l'Èbre et dans l'ouest de la Catalogne, fort loin de l'Ampourdan où les Grecs choisirent de s'installer. Dans un rayon de plus de cent kilomètres, les habitats de l'hinterland d'Emporion sont tous, au début du VI<sup>e</sup> siècle, soit des grottes, soit des cabanes en bois et torchis. Il faudrait créditer ces Grecs d'une singulière curiosité et d'une improbable connivence culturelle avec le monde barbare, pour admettre qu'ils soient allés chercher leur source d'inspiration si loin de leur seule base ibérique. Je ne crois donc pas qu'il y ait rien de mixte ou d'hybride dans l'architecture du premier établissement d'Emporion ; il faut plutôt y voir une adaptation à des conditions très particulières qui n'ont pas d'équivalent sur les autres sites coloniaux connus de l'Occident grec.

Il est d'ailleurs frappant de constater que, pendant une période fort longue – un demi-siècle au bas mot –, l'existence de cet établissement grec n'entraîna aucun changement dans les habitudes des bâtisseurs indigènes de l'Ampourdan et des régions voisines ; ce n'est qu'au début du V<sup>e</sup> siècle que la maison rectangulaire à murs porteurs fait son apparition dans le nord de la Catalogne<sup>46</sup>. À l'époque archaïque, la modeste colonie commerciale d'Emporion était loin d'avoir un rayonnement suffisant pour modifier en profondeur le mode de vie des communautés indigènes de son entourage, pour provoquer les bouleversements culturels qu'implique le passage de la cabane à la maison « en dur » et du hameau inorganisé au village clos fortifié.

Le diagramme de la figure 116 résume sous une forme graphique les observations que nous avons faites concernant le Languedoc, la Catalogne et l'Aragon. On notera surtout la netteté du gradient sud-ouest/nord-est qui traduit (d'une façon sans doute exagérément simplifiée) la diffusion progressive des techniques de construction, de l'intérieur de la vallée de l'Èbre vers le littoral, d'abord vers l'est, puis vers le nord jusqu'au Languedoc. Un site comme Pech Maho s'inscrit parfaitement dans ce mouvement.

On remarquera aussi deux exceptions que j'ai volontairement laissées de côté jusqu'ici. Il s'agit des maisons fortes de Tossal Montañés (Valdeltormo, Teruel)<sup>47</sup> et d'El Calvari

45 Voir ci-dessous, p. 354 sq.

46 Le phénomène est peut-être un peu plus précoce (fin du VI<sup>e</sup> siècle) sur le site d'Ullastret, proche d'Emporion, en rapport avec l'érection d'une puissante muraille, mais les données stratigraphiques concernant l'habitat sont assez confuses.

47 Moret, 2001. Il s'agit d'une maison-tour d'au moins deux étages, construite entre 550 et 500.

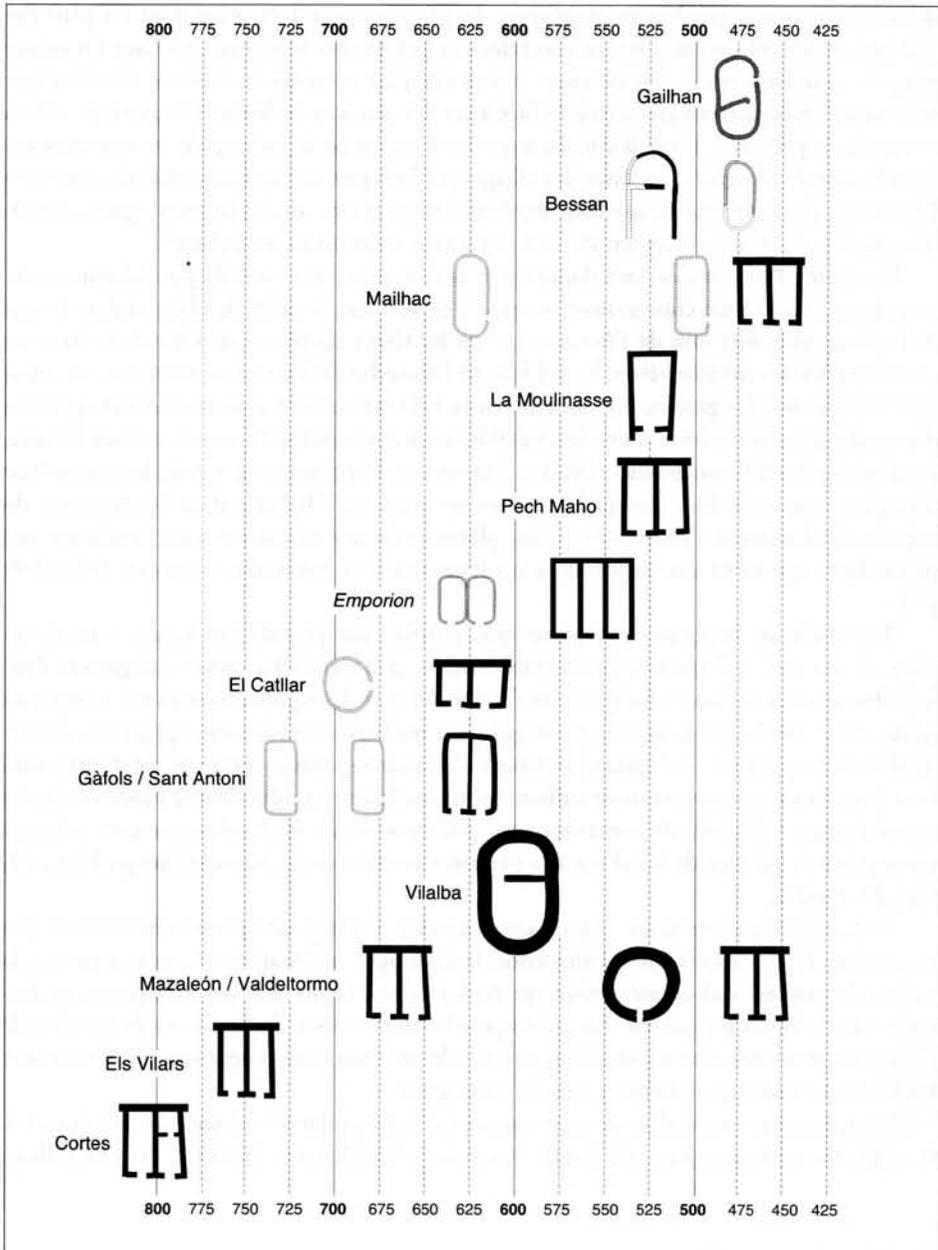


Figure 116 : Tableau chronologique de l'évolution de la maison dans le Languedoc occidental et le nord-est de l'Espagne.

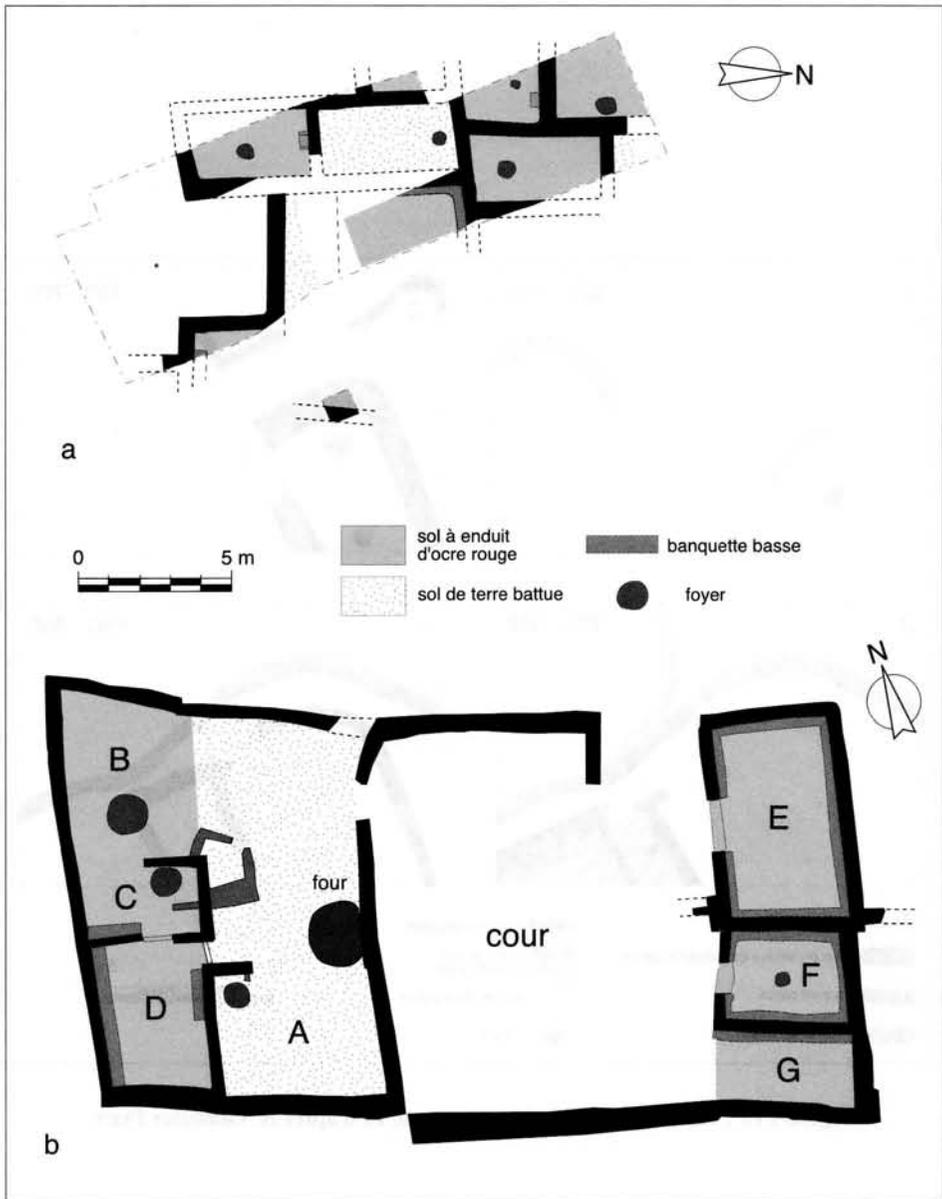


Figure 117 : a) Quartier d'habitation phénicien du début du VII<sup>e</sup> siècle à Guardamar, d'après A. Badie, P. Dubœuf et E. Gailledrat. – b) Maison du début du VI<sup>e</sup> siècle à Los Almadenes (Hellín), d'après F.J. López et F. Sala.

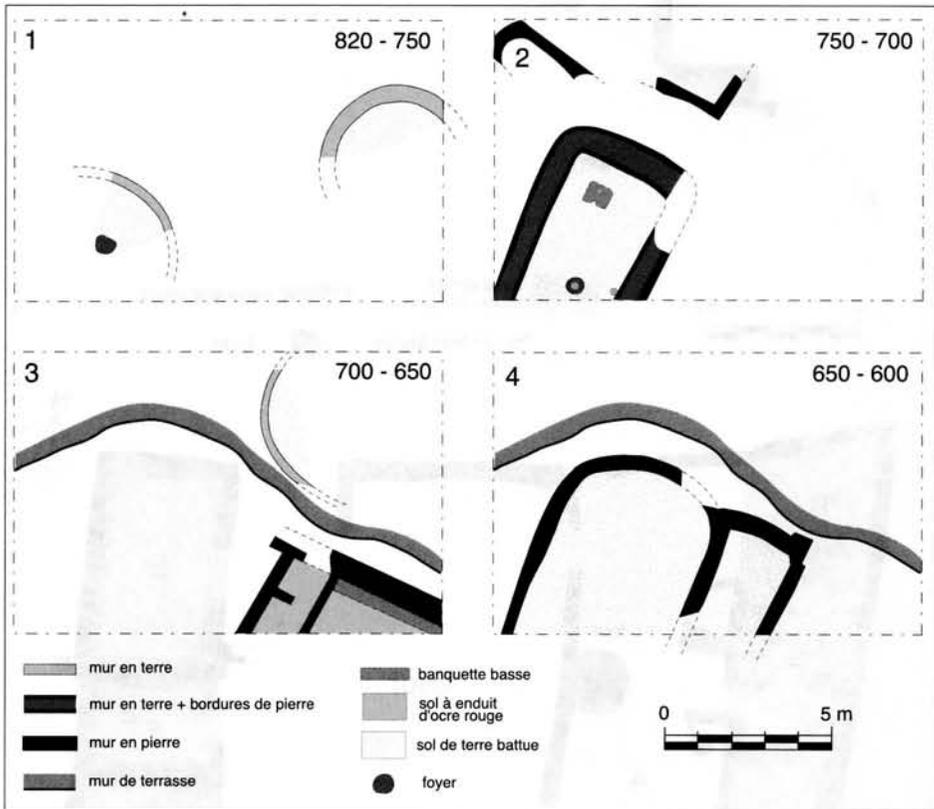


Figure 118 : Peña Negra (Crevillente), Corte E, d'après A. González Prats.

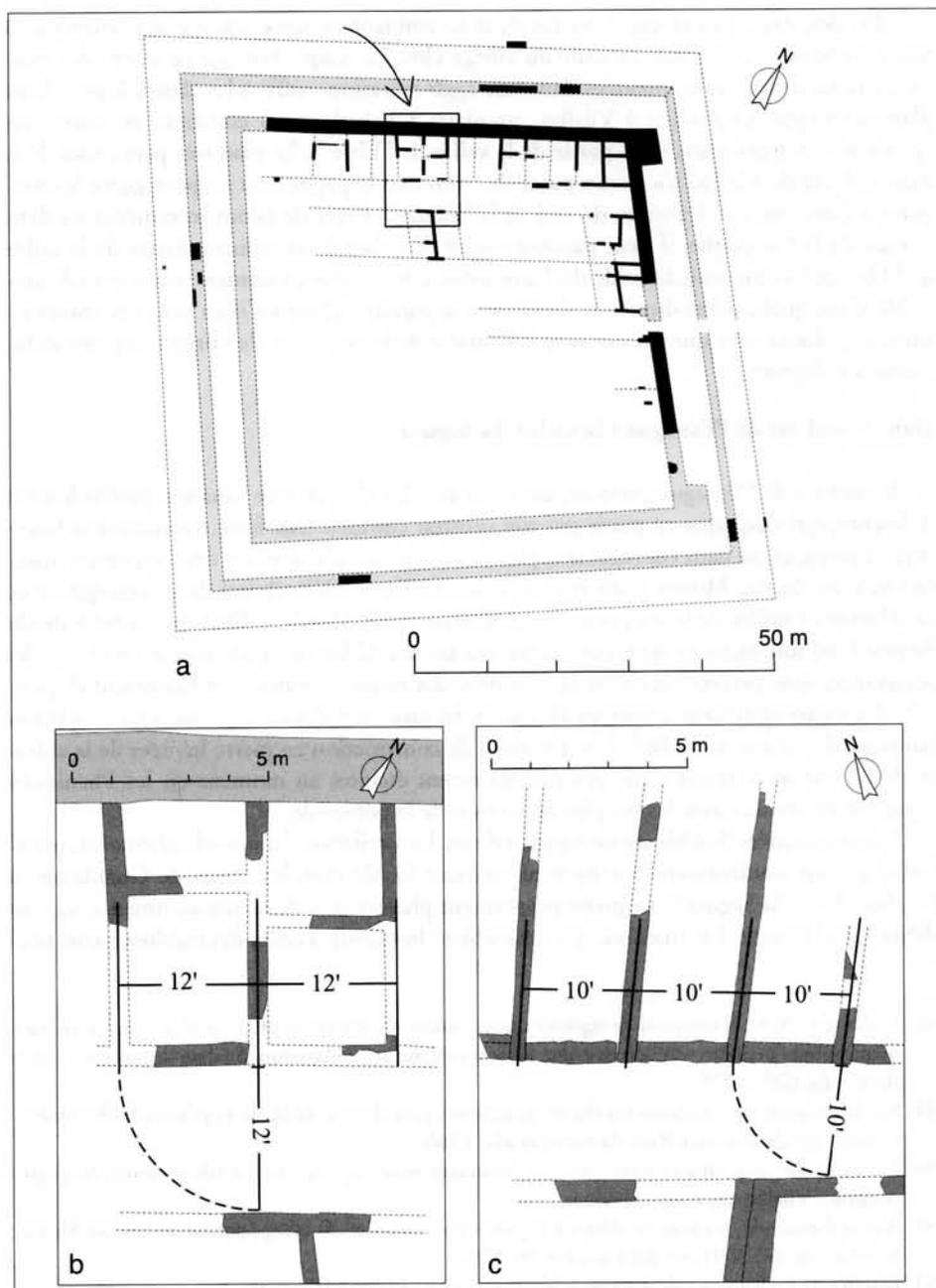


Figure 119 : a et b : La Picola (Santa Pola), d'après A. Badie et P. Moret.  
 – c : Sant Martí d'Empúries, *palaia polis*, phase III.c, d'après X. Aquilué *et alii*.  
 Les valeurs modulaires du plan régulateur sont exprimées en pieds.

(Vilalba dels Arcs, Tarragona)<sup>48</sup>, toutes deux récemment découvertes, qui appartiennent à une tradition indépendante de celle du village clos. Le simple fait que ce soient des maisons rurales isolées, non intégrées dans une agglomération, suffit à les classer à part. Leur plan curviligne (bi-absidial à Vilalba, circulaire à Valdeltormo) constitue en outre une apparente anomalie dans cette partie de la vallée de l'Èbre<sup>49</sup>. Le plan très particulier de la maison forte de Vilalba n'a aucun parallèle connu en Espagne ; on ne peut guère le comparer qu'aux maisons à absides du sud de la France<sup>50</sup>. Faut-il de jalons intermédiaires dans le reste de la Catalogne, il peut paraître risqué de prêter à ces maisons fortes de la vallée de l'Èbre et aux maisons à abside du Languedoc une origine commune ; on voit mal, toutefois, dans quelle autre direction chercher une parenté. Quoi qu'il en soit, ces constructions singulières sont une preuve supplémentaire de la vitalité et de l'originalité des architectures indigènes.

### Dans le sud-est de l'Espagne : la vallée du Segura

Le sud-est de l'Espagne présente, au début de l'âge du Fer, une situation profondément différente, qui s'explique en partie par son substrat culturel. Une forte tradition d'architecture en pierre existe dans ces régions depuis le Chalcolithique, avec un développement spectaculaire au Bronze Moyen (culture de l'Argar, XVIII<sup>e</sup> – XVI<sup>e</sup> siècles) dont témoignent de nombreuses fouilles dans les provinces d'Almería et de Murcie<sup>51</sup>. Bien que la période du Bronze final soit marquée dans ces régions par un net déclin de l'architecture en pierre, des survivances sont perceptibles ici et là, soit dans des maisons ovales à soubassement de pierre<sup>52</sup>, d'un type également attesté en Haute Andalousie, soit dans des maisons rectangulaires bâties à l'abri d'une muraille<sup>53</sup>. Les traditions de construction en pierre héritées de la culture de l'Argar ne s'étaient donc pas complètement éteintes au moment où les Phéniciens entrèrent en contact avec les peuples du sud-est de la péninsule.

Ces survivances facilitèrent sans aucun doute l'assimilation du modèle phénicien, matérialisé par un établissement portuaire récemment fouillé dans les dunes de Guardamar, à l'embouchure du Segura<sup>54</sup>. La phase proprement phénicienne de ce site commence au tout début du VII<sup>e</sup> siècle. Les maisons, qui ressemblent beaucoup à celles des établissements phé-

48 Bea *et alii*, 2000. Il convient de signaler que les fouilleurs interprètent cet édifice comme un bâtiment public, peut-être un lieu de culte, et non comme une habitation. Sa date de construction se situe entre 625 et 575.

49 Sur la question des maisons rondes et quadrangulaires dans le nord de la péninsule Ibérique au premier âge du Fer, voir Ruiz Zapatero *et alii*, 1986.

50 Les murs de ces dernières sont toutefois beaucoup moins épais, parce qu'ils ne soutenaient pas, comme à Vilalba, un étage supérieur.

51 À titre d'exemple, on peut se référer à la publication récente du village perché de Fuente Álamo : Schubart *et alii*, 2001, en particulier p. 80-125.

52 Fouilles de La Serrecica de Totana, à Murcie (Lomba Maurandi, 1995).

53 Fouilles de El Castellón à Hellín, dans le sud de la province d'Albacete (López Precioso et Sala, 1999, p. 230).

54 Azuar *et alii*, 1998 ; González Prats et Ruiz Segura, 2000.

niciens de la région de Málaga<sup>55</sup>, possèdent plusieurs pièces rectangulaires de taille réduite (fig. 117a) ; selon l'usage auquel elles étaient destinées, le sol était soit de simple terre battue, soit renforcé par un cailloutis damé, soit doté d'un revêtement à trois composantes : une couche de marne verte, une fine pellicule de chaux isolante et un badigeon d'ocre rouge. Ce revêtement, caractéristique des maisons phéniciennes de la péninsule Ibérique, couvrait aussi les banquettes et les murs.

Ce modèle phénicien va exercer une forte influence sur les communautés indigènes de la vallée du Segura pendant le VII<sup>e</sup> siècle et le début du VI<sup>e</sup> siècle. Des maisons directement inspirées de l'architecture mise en œuvre à Guardamar, comportant plusieurs pièces rectangulaires ou carrées dans lesquelles les aires de travail sont séparées des aires de séjour et de repos<sup>56</sup>, apparaissent notamment à El Castellar (Librilla, Murcia) entre 650 et 600<sup>57</sup>, puis à Los Almadenes (Hellín, Albacete) peu après 600 (fig. 117b)<sup>58</sup>.

Un cas particulièrement intéressant est fourni par le site de Peña Negra (Crevillente, Alicante), plus proche de l'embouchure, où l'on peut suivre sur plus de deux siècles l'évolution des formes d'habitat<sup>59</sup> (fig. 118). Pendant la dernière phase du Bronze final se succèdent deux états de construction, le premier représenté par des cabanes arrondies (820-750), le deuxième par une grande maison de plan approximativement rectangulaire, mais aux angles arrondis (750-700). L'étape suivante (700-650) est celle des premiers contacts avec les Phéniciens qui viennent de s'établir à Guardamar. Les fouilles de 1987 n'ont malheureusement mis au jour qu'une petite partie d'une maison datant de cette période. On y reconnaît cependant des murs se joignant à angle droit, une banquette basse et un enduit de sol rouge : en somme, une architecture en tous points comparable à celle des maisons contemporaines de Guardamar. Mais cette maison de type orientalisant coexiste avec un bâtiment rond à parois en terre ou en torchis, édifié à quelques mètres de distance ; entre 650 et 600, elle est remplacée par un bâtiment allongé aux angles arrondis, de facture beaucoup plus sommaire, qui semble témoigner d'une résurgence du plan curviligne. Cette évolution heurtée, marquée par des disparates et des retours en arrière, prouve que la composante indigène était restée très vivace à Peña Negra, malgré l'intensité des échanges culturels dans l'ambiance orientalisante de la basse vallée du Segura.

Même à Guardamar, le modèle phénicien ne se maintient que pendant un siècle. Un reflux est nettement perceptible au début du VI<sup>e</sup> siècle, au moment où l'agglomération connaît une profonde restructuration. L'agencement complexe de la maison phénicienne, agrégat de pièces de dimensions variables agglutinées les unes aux autres, fait place à une rangée de maisons rectangulaires à pièce unique, toutes munies d'un foyer, alignées le long d'un rempart. Les techniques de construction changent aussi : les enduits de sol badigeonnés

55 Les similitudes sont particulièrement nettes avec la phase B1 de Morro de Mezquitilla (Schubart, 1997, p. 21-23), datée du VIII<sup>e</sup> siècle.

56 Ces dernières sont dotées, comme à Guardamar, de banquettes et d'un revêtement de sol.

57 Ros Sala, 1989, en particulier p. 124-129 (phase III). L'auteur propose pour cette phase une datation du début du VII<sup>e</sup> siècle qui, au vu du mobilier céramique représenté, me semble excessivement haute.

58 López Precioso et Sala, 1999.

59 González Prats, 1989.

d'ocre disparaissent, et la brique crue prend le pas sur le pisé<sup>60</sup>. Le port de Guardamar acquiert alors un aspect typiquement ibérique, comme si l'atténuation de l'influence phénicienne avait rendu possible la résurgence d'une tradition indigène dont le fil ne s'était jamais complètement rompu.

Les Phéniciens ont cependant laissé dans cette région des ferments qui permettent de comprendre le tour original qu'y prend le développement de l'architecture ibérique à partir de la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Les espaces dévolus à l'habitat sont plus vastes et plus régulièrement tracés que dans le reste du Pays Valencien, et les maisons se subdivisent en pièces plus nombreuses, dont certaines pouvaient être affectées à des fonctions spécialisées. On trouve un excellent exemple de cet urbanisme ibérique précoce dans le village d'El Oral (San Fulgencio, Alicante), fondé vers 500 sur la rive nord de l'embouchure du Segura. Des fouilles récentes y ont mis au jour des maisons à pièces multiples et parfois à cour intérieure, regroupées en îlots que séparent des rues spacieuses<sup>61</sup>.

Qu'en est-il, dans cette région, de l'influence grecque ? Elle semble avoir été aussi discrète que tardive, les Grecs n'ayant pas eu grand chose à apprendre à des Ibères déjà dotés d'un solide patrimoine architectural. La seule agglomération fouillée qui ait livré les traces probables d'une influence grecque est le petit port fortifié de La Picola (Santa Pola, Alicante)<sup>62</sup>. Construit vers 450/430, il servit pendant près d'un siècle de débouché maritime à la puissante cité ibère d'Elche, à une époque où les contacts entre les Grecs et les Ibères du Sud-Est étaient assez étroits pour que ces derniers choisissent de noter leur langue au moyen de l'alphabet grec. Les fouilles réalisées de 1991 à 1995 ont montré que l'enceinte, les rues, les maisons, la porte principale, bref, toutes les constructions connues de cet établissement d'allure militaire – fruste préfiguration de l'*epiteichisma* d'Olbia de Provence – sont soumises à un tracé régulateur rigoureux basé sur un module de six pieds, pour un pied valant entre 29,7 et 30 cm (fig. 119a)<sup>63</sup>.

Ces résultats nous avaient amené à supposer un modèle grec pour ce type de plan régulateur, d'autant plus que la même unité de mesure se déduit des proportions de l'enceinte du IV<sup>e</sup> siècle de la Neapolis d'Ampurias<sup>64</sup>. Mais en même temps, force était de reconnaître que nous ne trouvions pas dans le monde grec archaïque et classique de parallèles satisfaisants pour un plan qui alignait comme des cellules des maisons aux dimensions exiguës, les rares cas comparables étant beaucoup plus tardifs ; nous avons donc dû, non sans hésitation, nous résoudre à postuler un « modèle inconnu »<sup>65</sup>. Nous n'espérons certes pas découvrir ce modèle à Emporion même : c'est pourtant ce qui vient de se produire avec la publication de la fouille 9000 de Sant Martí. Il existe en effet plusieurs analogies remarquables entre le plan de La Picola et celui de la *palaia polis* d'Emporion, mis en place un siècle plus tôt, mais qui se maintint sans grands changements jusqu'au milieu du V<sup>e</sup> siècle<sup>66</sup>. Les pro-

60 Rouillard *et alii*, sous presse.

61 Abad et Sala, 1993.

62 Badie *et alii*, 2000.

63 Badie et Moret, 1997 ; Badie *et alii*, 2000, p. 117-133.

64 Moret, sous presse.

65 Badie *et alii*, 2000, p. 129-131.

66 Aquilué *et alii*, 2001, fig. 7 (phase IIIc, vers 540).

portions et la disposition des maisons sont les mêmes ; mais ce qui est surtout frappant, c'est la coïncidence des plans régulateurs (fig. 119, b-c). Dans les deux cas, la largeur de la rue et la largeur des maisons (celle-ci étant mesurée à l'entraxe des murs mitoyens) sont rigoureusement identiques. La seule différence réside dans le module métrique utilisé : 12 pieds à La Picola, probablement 10 pieds à Emporion.

\*\*\*

En conclusion, je reviendrai sur la question de l'influence grecque qui est au cœur des préoccupations de cette rencontre. Si, d'une part, on considère le très petit nombre des établissements coloniaux et la modestie de leur architecture à l'époque archaïque, et si d'autre part on tient compte du dynamisme des cultures indigènes qu'on ne peut en aucun cas tenir pour des récepteurs passifs (en particulier dans les vallées de l'Èbre et du Segura), il n'est pas étonnant que les emprunts au patrimoine architectural grec s'avèrent extrêmement discrets en Extrême Occident, sans commune mesure avec ce qu'ils furent en Italie du Sud.

Presque impalpable à l'époque archaïque, l'influence grecque ne deviendra vraiment apparente qu'à partir du milieu du V<sup>e</sup> siècle sur quelques sites littoraux ou proches du littoral (Béziers, Ullastret, La Picola). Encore se limite-t-elle à quelques aspects des fortifications et du plan d'urbanisme ; dans le domaine de l'architecture domestique, elle peut être tenue – sauf à Béziers<sup>67</sup> – pour quantité négligeable.

D'une façon générale, on peut dire que le modèle grec n'a agi que par surcroît, en accélérant ou en accentuant des processus déjà engagés, soit sous l'influence des Phéniciens (au sud du cap de la Nao), soit – et c'est ce qui fait l'originalité du cas ibérique – par l'effet d'une dynamique interne qui prend sa source dans la moyenne vallée de l'Èbre et qui finira par irradier tout le nord-est de la péninsule.

Peut-on, au terme de ce survol trop rapide, tenter une interprétation plus précise de la phrase de Strabon que j'avais citée en préambule ? Pour le peu que l'archéologie nous en laisse entrevoir, l'urbanisme grec d'Extrême Occident semble avoir différé de l'urbanisme phénicien par une plus grande régularité du plan directeur, par une trame modulaire sans doute plus visible et plus contraignante, alors que l'on est frappé, au vu des plans de Guardamar ou de Morro de Mezquitilla, par l'impression de désordre et d'accumulation que produisent ces maisons phéniciennes construites par ajouts successifs d'éléments inégaux. Mais ce constat est peut-être fallacieux. Les fenêtres ouvertes par les sondages de Sant Martí d'Empúries sont, malgré le formidable bond en avant qu'elle font faire à nos études, encore trop petites et trop ponctuelles pour nous permettre de mesurer la diversité des réalisations grecques en Ibérie.

67 Olive et Ugolini, 1997. Dans une maison du V<sup>e</sup> siècle à cour intérieure et à pièces multiples, des éléments aussi caractéristiques que la tuile en terre cuite ou le peson de tisserand circulaire de type grec (Chazelles, 2000, p. 121) indiquent un degré d'hellénisation dont on n'a pas d'autre exemple en Languedoc occidental et en Catalogne.

### Références bibliographiques

- ABAD, L. et SALA, F., 1993, *El poblado ibérico de El Oral (San Fulgencio, Alicante)*, Trabajos Varios del S.I.P. 90, Valencia.
- ALONSO, N., JUNYENT, E., LAFUENTE, A. *et alii*, 1998, Poder, símbolo y territorio : el caso de la fortaleza de Arbeca, dans *Los Iberos, príncipes de Occidente (Saguntum - PLAV, Extra 1)*, Valencia, p. 355-372.
- AQUILUÉ, X., CASTANYER, P., SANTOS, M. et TREMOLEDA, J., 2001, Les ceràmiques gregues arcaïques de la Palaia Polis d'Empòrion, dans *Ceràmiques jònies d'època arcaica : centres de producció i comercialització al Mediterrani Occidental* (Monografies Emporitanes, 11), Empúries, p. 285-346.
- ASENSIO, D., BELARTE, C., SANMARTÍ, J. et SANTACANA, J., 2000, L'expansion phénicienne sur la côte orientale de la péninsule ibérique, dans *Mailhac et le premier Age du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel (Carcassonne, 1997)*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 7, Lattes, p. 249-260.
- AZUAR, R., ROUILLARD, P., GAILLED RAT, E. *et alii*, 1998, El asentamiento orientalizante e ibérico antiguo de « La Rábita », Guardamar del Segura (Alicante). Avance de las excavaciones 1996-1998, *Trabajos de Prehistoria*, 55 (2), p. 111-126.
- BADIE, A. et MORET, P., 1997, Métrologie et organisation modulaire de l'espace au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. sur le site ibérique de La Picola (Santa Pola, Alicante), *Pallas* 46, p. 31-46.
- BADIE, A., GAILLED RAT, E., MORET, P., ROUILLARD, P., SÁNCHEZ, M. J. et SILLIÈRES, P., 2000, *Le site antique de La Picola à Santa Pola (Alicante, Espagne)*, Paris.
- BEA, D., DILOLI, J. et VILASECA, A., 2000, El jaciment protohistòric del Turó del Calvari (Vilalba dels Arcs, Terra Alta). Nota preliminar, dans *Ibers a l'Ebre*, page Web, <http://www.tinet.org/~jjdm>.
- BELARTE, M. C., 1997, *Arquitectura domèstica i estructura social a la Catalunya protohistòrica* (Arqueo-Mediterrània, 1), Universitat de Barcelona.
- BENAVENTE, J.A., 1996, El Bronce Medio y Final en el área de Alcañiz (Teruel), *Gala*, 3-5, p. 115-126.
- CAROZZA, L., 2000, À la source du Premier Âge du fer languedocien, dans *Mailhac et le premier Age du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel (Carcassonne, 1997)*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 7, Lattes, p. 9-23.
- CHAZELLES, C.-A. de, 1995, Les origines de la construction en adobe en Extrême-Occident, dans *Sur les pas des Grecs en Occident (Etudes Massaliètes, 4)*, Paris et Lattes, p. 49-58.
- , 2000, Éléments archéologiques liés au traitement des fibres textiles en Languedoc occidental et Roussillon au cours de la Protohistoire (VI<sup>e</sup> - I<sup>er</sup> s. av. n. è.), dans D. Cardon et M. Feugère (éd.), *Archéologie des textiles, des origines au V<sup>e</sup> siècle (Actes du colloque de Lattes, octobre 1999)*, Montagnac, 2000, p. 115-130.
- DEDET, B., 1990, Une maison à absides sur l'*oppidum* de Gailhan (Gard) au milieu du V<sup>e</sup> s. avant J.-C. La question du plan absidial en Gaule du Sud, *Gallia*, 47, p. 29-55.
- FRANCÉS i FARRÉ, J., 2000, Características y evolución de los hábitats de la primera Edad del Hierro en la depresión prelitoral catalana, dans *L'habitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Llenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro (Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19)*, Girona, p. 33-42.
- GAILLED RAT, E., 1997, *Les Ibères de l'Èbre à l'Hérault (VI<sup>e</sup> - IV<sup>e</sup> s. avant J.-C.)*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 1, Lattes.

- GAILLED RAT, E., POUPET, P. et BOISSON, H., 2000, Nouvelles données sur l'habitat proto-historique de Mailhac (Aude) au premier âge du Fer (VII<sup>e</sup> - V<sup>e</sup> s. av. J.-C.), dans *L'habitat protohistorique a Catalunya, Rosselló i Lluenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro* (Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19), Girona, p. 173-184.
- GARCIA, D., 1995, Le territoire d'Agde grecque et l'occupation du sol en Languedoc central durant l'âge du Fer, dans *Sur les pas des Grecs en Occident* (Etudes Massaliètes, 4), Paris et Lattes, p. 137-167.
- GARDES, Ph., 2000, Habitat, sociétés et territoires protohistoriques dans la vallée de l'Èbre (VIII<sup>e</sup> - II<sup>e</sup> s. av. J.-C.), dans *L'habitat protohistorique a Catalunya, Rosselló i Lluenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro* (Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19), Girona, p. 73-90.
- GONZÁLEZ PRATS, A., 1989, Ultimas aportaciones de las excavaciones realizadas en La Peña Negra (1983-1987) al Bronce Final y Hierro Antiguo del Sudeste y País Valenciano, dans *XIX Congreso Nacional de Arqueología*, I, Zaragoza, p. 467-475.
- GONZÁLEZ PRATS, A. et RUIZ SEGURA, E., 2000, *El yacimiento fenicio de La Fonteta (Guardamar del Segura, Alicante, Comunidad Valenciana)*, Valencia.
- GUILAINE, J. et PY M., 2000, Les relations méditerranéennes et occidentales (-1000 / -500), dans *Mailhac et le premier Age du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel (Carcassonne, 1997), Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 7*, Lattes, p. 414-432.
- HERMARY, A., HESNARD, A. et TRÉZINY, H., 1999, *Marseille grecque. La cité phocéenne (600-49 av. J.-C.)*, Paris.
- LOMBA MAURANDI, J., 1995, Un nuevo yacimiento del Bronce Final con cabañas de planta oval en Murcia : La Serrecica (Totana), dans *XXII Congreso Nacional de Arqueología (Vigo, 1993)*, II, Vigo, p. 95-98.
- LÓPEZ CACHERO, J., 1999, Primeros ensayos urbanísticos en el NE peninsular : el ejemplo de Genó y los poblados de espacio central, *Pyrenae*, 30, p. 69-89.
- LÓPEZ PRECIOSO, F.J. et SALA SELLÉS, F., 1999, El poblado orientalizante de Los Almadenes (Hellín, Albacete) y la arquitectura protohistórica en las tierras interiores del Sureste, dans *II Congreso de Arqueología Peninsular (Zamora, 1996)*, III, Zamora, p. 229-238.
- MOLERA, S., OLLÉ, A., OTIÑA, P., VERGÉS, J.M. et ZARAGOZA, J., 2000, L'Èra del Castell (El Catllar). Un assentament de la primera Edat del Ferro al Camp de Tarragona, dans *Tribuna d'Arqueologia 1997-1998*, Barcelona, p. 7-17.
- MORET, P., 1994, Alguns aspectes del desenvolupament de l'habitat organitzat a l'àrea ibèrica, *Cota Zero*, 10, p.19-26.
- , 1996, *Les fortifications ibériques, de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*, Madrid, Collection de la Casa de Velázquez, 56.
- , 2000, Les fortifications du premier âge du Fer dans le nord-est de l'Espagne et en Languedoc Occidental : éléments pour une confrontation, dans *Mailhac et le premier Age du Fer en Europe occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel (Carcassonne, 1997), Monographies d'Archéologie Méditerranéenne 7*, Lattes, p. 73-81.
- , 2001, El Tossal Montañés (Valdeltormo, Teruel) : une maison-tour ibérique du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., *Madriider Mitteilungen*, 42, p. 84-100.
- , sous presse, Les fortifications ibériques complexes : questions de tracé et d'unité de mesure, dans P. Moret et F. Quesada (éd.), *La guerre dans le monde ibérique et celtibérique (Madrid, 1996)*, Madrid, Casa de Velázquez.

- MUNILLA, G., GRACIA, F. et GARCÍA, E., La secuencia cronoestratigráfica del Alto de la Cruz (Cortes de Navarra) como base para el estudio de la transición Bronce Final - Hierro en el valle medio del Ebro, *Gala*, 3-5, p. 153-170.
- NICKELS, A., 1976, Les maisons à abside d'époque grecque archaïque de La Monédière, à Bessan (Hérault), *Gallia*, 34, p. 95-128.
- 1989, La Monédière à Bessan (Hérault). Le bilan des recherches, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 12, p. 51-119.
- OLIVE, C. et UGOLINI, D., 1993, Les habitats entre l'Orb et l'Hérault (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles avant J.-C.), *Documents d'Archéologie Méridionale*, 16, p. 61-63.
- , 1997, La maison 1 de Béziers (Hérault) et son environnement (V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.), dans *Languedoc Occidental protohistorique. Fouilles et recherches récentes, VI<sup>e</sup> - IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.* (Travaux du Centre Camille Julian, 19), Aix-en-Provence, p. 87-129.
- PASSELAC, M., 1995, Une maison de l'habitat protohistorique de la Moulinasse, à Salles d'Aude (VI<sup>e</sup> s. av. n. è.), dans *Sur les pas des Grecs en Occident (Etudes Massaliètes, 4)*, Paris et Lattes, p. 173-192.
- PESANDO, F., 1989, *La casa dei Greci*, Milano, Ed. Longanesi.
- PONS, E., 1994, L'habitat a Catalunya durant el primer mil.lenni aC : Els precedents de l'habitació consolidada, *Cota Zero*, 10, p. 9-18.
- PY, M., 1996, Les maisons protohistoriques de Lattara (IV<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. n. è.). Approche typologique et fonctionnelle, dans *Lattara 9 - Urbanisme et architecture dans la ville antique de Lattes*, Lattes, p. 141-258.
- ROS SALA, M.M., 1989, *Dinámica urbanística y cultura material del Hierro Antiguo en el valle del Guadalentín*, Murcia.
- ROUILLARD, P., GAILLED RAT, E. et MORET, P., sous presse, Les techniques de construction en terre sur le site de La Rábita (Guardamar del Segura, Alicante, Espagne) du VIII<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., dans *Actes du V<sup>e</sup> Congrès des études phéniciennes et puniques* (Palerme, octobre 2000).
- RUIZ ZAPATERO, G., LORRIO, A. et MARTÍN, M., 1986, Casas redondas y rectangulares de la Edad del Hierro : aproximación a un análisis comparativo del espacio doméstico, *Arqueología Espacial*, 9, Teruel, p. 79-100.
- SANMARTÍ, J., BELARTE, M.C., SANTACANA, J., ASENSIO, D. et NOGUERA, J., 2000, *L'assentament del bronze final i primera edat del ferro del Barranc de Gafols (Ginestar, Ribera d'Ebre)*, *Arqueo Mediterrània*, 5, Universitat de Barcelona.
- SANTIAGO, R.A., 1994, Presencia ibérica en las inscripciones griegas recientemente recuperadas en Ampurias y en Pech Maho, *Huelva Arqueológica*, XIII, 2, Huelva, p. 215-230.
- SCHUBART, H., 1997, El asentamiento fenicio del siglo VIII a.C. en el Morro de Mezquitilla (Algarrobo), dans M.E. Aubet (éd.), *Los fenicios en Málaga*, Universidad de Málaga, p. 13-45.
- SCHUBART, H., PINGEL, V. et ARTEAGA, O., 2001, *Fuente Álamo. Teil 1. Die Grabungen von 1977 bis 1991*, Madrider Beiträge 25, Madrid - Mainz.
- UGOLINI, D. et OLIVE, C., 1995, La céramique attique de Béziers (VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s.), dans *Sur les pas des Grecs en Occident (Etudes Massaliètes, 4)*, Paris et Lattes, p. 237-260.
- UNTERMANN, J., 1980, *Monumenta Linguarum Hispanicarum, II : Die Inschriften in iberischer Schrift aus Südfrankreich*, Wiesbaden, Reichert Verlag.